

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Sur un certain bonheur

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1961, tome 59, p. 250-263

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

SUR UN CERTAIN BONHEUR

Je sens des extases, des ravissements inexprimables, à me fondre, pour ainsi dire, dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière.

Rousseau, *Rêveries*

C'était le jeudi 24 octobre 1776. Jean-Jacques, qui avait passé l'après-midi à herboriser autour de Paris, redescendait de Ménilmontant vers la ville. Il était environ six heures du soir. Tout à coup un gros chien danois, qui l'aperçut trop tard, le heurte dans sa course et le renverse. Voilà Rousseau qui tombe la tête la première. Sous la rudesse du choc, il s'évanouit : « la mâchoire supérieure, écrit-il, portant tout le poids de mon corps, avait frappé sur un pavé très raboteux et la chute avait été d'autant plus violente qu'étant à la descente, ma tête avait donné plus bas que mes pieds. »

Mais de tout cela il ne se rend pas compte immédiatement lorsqu'il reprend connaissance, car il se trouve pour l'heure dans un état si singulier qu'il a tenu à nous le décrire. Voici donc ce qu'il nous en dit, dans un texte célèbre qui va nous retenir au cours de ces pages :

« La nuit s'avançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler

mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartint en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant, auquel chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus. » (Rêveries du Promeneur solitaire, 2^e Promenade.)

Ce texte, à première vue assez banal, relate pourtant une expérience qui constitue pour Rousseau l'état limite ou comme l'archétype d'un idéal de bonheur auquel il n'a cessé de se référer tout au long de son œuvre.

Essayons donc de cerner, en les distinguant arbitrairement par l'analyse, les éléments caractéristiques de cet état où se trouve Rousseau en reprenant connaissance.

A) Il faut souligner d'abord que Jean-Jacques prend conscience de lui-même au sein de l'acte par lequel il percevait l'existence du monde : « J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. *Je ne me sentais encore que par là.* » Moment unique où une première sensation, parfaitement simple et indivise, lui fait don à la fois du monde et de lui-même. Commencement absolu, véritable « naissance », instant initial qui ne durera pas : « Je ne me sentais encore que par là. *Je naissais dans cet instant à la vie.* »

B) Cette conscience, émergeant du néant et accédant à l'être au sein de sa perception du monde, a quelque chose de merveilleusement impondérable. Elle possède à cet instant la miraculeuse transparence et la subtilité d'une sorte de virginité essentielle, ce que Rousseau évoque d'un simple adjectif : « ma *légère* existence ». Et d'ailleurs le monde lui-même est également réduit à une extrême ténuité, à ce presque rien que murmure le dépouillement des premiers mots : « La nuit s'avavançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. »

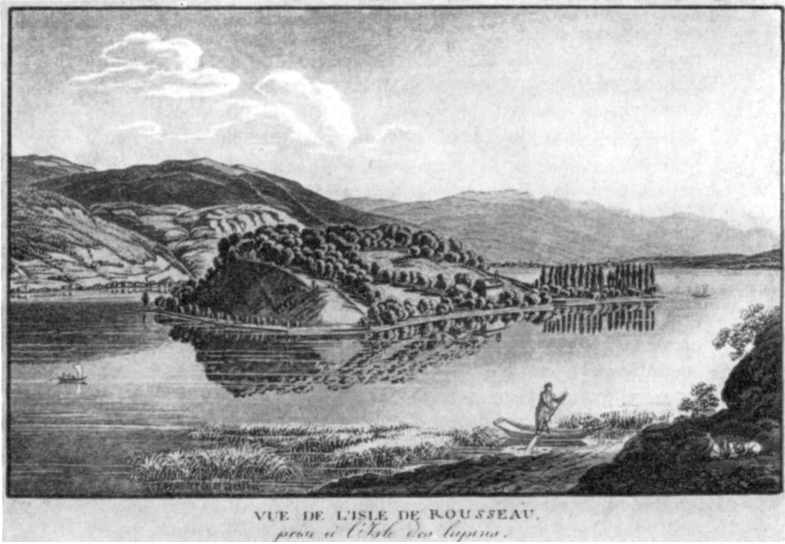
Il faut relire ici le texte célèbre de la cinquième Promenade où Jean-Jacques rapporte ses extases de l'île St-Pierre. On y retrouve la même *atténuation* du monde, où plus rien

n'existe que le mouvement et le bruit réguliers, dans la nuit qui s'approche, des vagues mourant sur la grève. Par l'immatérielle fluidité de sa phrase, par la transparente pureté de mots qui effleurent à peine le silence de la nuit en se balançant au rythme même de l'eau, cet étonnant poème en prose fait sentir, mieux que toute analyse, comment l'extrême « minceur » de la nature et de la conscience s'arrête, juste avant de s'anéantir, à la limite du silence et du rien. Voici le passage central :

« Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché ; là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeait dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. »

C) Cette quasi-immatérialité d'un monde ramené, lors de l'accident de Ménilmontant, à quelques points brillants dans la nuit et à une petite tache de verdure, rejoint si bien la « légèreté » de l'existence personnelle que la conscience ne sait pas encore les distinguer, opposer le moi au non-moi. Il est alors aussi normal pour Rousseau de se sentir exister dans les choses qui ne sont pas lui que de regarder ensuite comme distinct de lui ce qui pourtant lui appartient : « Il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais... Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartînt en aucune sorte. »

C'est ici peut-être le point ineffable de cette expérience unique. Au-delà, ou plutôt en-deçà de toute distinction entre le monde et lui, Jean-Jacques *se sent* exister de l'existence du monde, en même temps qu'il sent le monde exister de son existence à lui. Il y a là finalement bien plus qu'une « co-existence » qui ne pourrait s'empêcher d'affirmer l'individualité des deux termes au sein même de leur



Île Saint-Pierre
dans le lac de Bièvre

union ; nous sommes en présence d'une mystérieuse identité, d'une sorte *d'unicité* antérieure à toute séparation et n'en soupçonnant même pas la possibilité.

Dans le récit de l'extase de l'île Saint-Pierre, un phénomène identique se retrouve ; mais l'identité n'est plus cette fois antérieure à la perception des deux termes isolés, elle est au bout d'une sorte d'assoupissement qui lentement estompe, jusqu'à l'effacer, la conscience des limites séparant le moi du non-moi : « Le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeait dans une rêverie délicieuse. » Il est très remarquable que Rousseau, qui avait d'abord écrit « le bruit des vagues et le *mouvement* de l'eau », ait ensuite remplacé *mouvement* par *agitation* qu'il devait pourtant

employer à la ligne suivante, comme s'il avait voulu mieux marquer par cette répétition que le rythme de l'eau et celui de la vie intérieure non seulement se superposent, mais finissent par s'identifier dans une seule et unique « agitation ». Si la vie est mouvement, comme le disaient les scolastiques, l'âme du rêveur vit du balancement régulier de la vague.

Et tandis que la phrase suivante revient encore sur cette « symbiose », Rousseau note que c'est à l'intérieur de cette passive identité avec la nature qu'il se perçoit comme existant : « Le flux et reflux de cette eau... suppléait aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisait pour me faire *sentir* avec plaisir *mon* existence, sans prendre la peine de penser. » Comme dans son réveil après la chute de Ménéilmontant, il *se sent* exister dans l'acte par lequel il coïncide au monde, en l'absence de toute activité propre de réflexion. Et ce plaisir, vécu dans la passivité de la conscience, Rousseau peut bien dire qu'il n'a « rien de comparable dans toute *l'activité* des plaisirs connus ».

On comprend alors pourquoi cette présence du monde est indispensable. Bien que dans cet état, remarque Jean-Jacques dans son commentaire de l'extase du lac de Bienne, on ne jouisse « de rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence », il y faut pourtant « le concours des objets environnants. » Double jeu de miroirs où le moi et le non-moi se reflètent l'un dans l'autre sans se distinguer ; ou plutôt, comme le dit un critique, double transparence réciproque : « Jean-Jacques jouit alors de sa propre transparence par la présence d'un univers transparent. »¹

D) Une telle expérience enfin n'est possible que dans le silence total à la fois de la mémoire et de l'imagination, c'est-à-dire dans un présent intemporel sans aucun lien soit avec le passé soit avec l'avenir : « Tout entier au moment

¹ Il n'est nullement exclu qu'en dépit d'un vocabulaire assez incertain, et qui lui donne probablement une teinte trop intellectuelle, l'extase rapportée dans la 3^e lettre à M. de Malesherbes puisse fournir de semblables analogies. Mais l'étude de ce texte ardu exigerait de longues pages.

présent, je ne me souvenais de rien... je ne sentais ni mal, ni crainte ni inquiétude. » En effet, aussi bien le souvenir du passé que la crainte pour l'avenir détachent de l'instant présent et posent le sujet conscient comme distinct des circonstances actuelles : il ne peut plus y avoir entre lui et le monde *présent* la coïncidence voulue, ou du moins celle-ci ne peut plus être totale ; dès lors, le moi s'affirmant en face du non-moi, la pure sensation de l'existence devient impossible. C'est bien ce qui ressort du texte de Rousseau : « Je n'avais nulle notion distincte de mon individu... Je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais. » Tandis que la mémoire du passé ou l'imagination de l'avenir « individualisent » au contraire le sujet pensant.

Dans le commentaire qu'il donne lui-même de ses rêveries à l'île Saint-Pierre, Rousseau appuie sur cette idée, marquant fortement que ce sont nos passions qui nous transportent ainsi en arrière ou en avant de nous. Regret du passé, crainte ou désir de l'avenir, nos « affections » nous font toujours vivre là où nous ne sommes pas : « Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus, ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit pas être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. » Pour les mots et même pour la pensée, il est facile de rapprocher ceci du stoïcisme des anciens ou de la sagesse de Montaigne. Mais ces réflexions de Jean-Jacques se placent en un contexte qui déborde immensément les étroites perspectives de ces traditions philosophiques.

En effet, Rousseau poursuit : « Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir ; où le temps ne soit rien pour elle, où *le présent dure toujours* sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, *sans aucun autre sentiment... que celui seul de notre existence*, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière ; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif, tel que celui que l'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. »

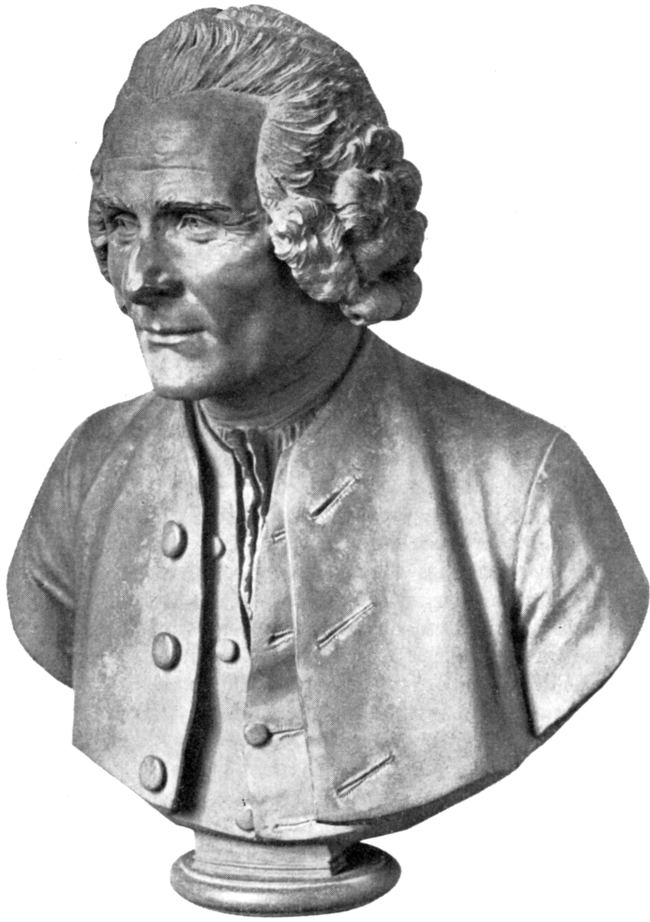
On voit à quelle distance nous sommes des mesquines prescriptions moralisatrices de la sagesse stoïcienne. Un tel présent, « qui dure toujours sans marquer néanmoins sa durée et sans aucune trace de succession », n'est pas loin de ce que la théologie appelle *éternité*. Et pour finir on n'est pas tellement surpris de voir Jean-Jacques ajouter qu'en jouissant ainsi de son existence dans l'intemporalité du présent « on se suffit à soi-même comme Dieu. » L'affirmation, pour énorme qu'elle soit, n'est pas isolée dans l'œuvre de Jean-Jacques lorsqu'il est question du bonheur.

Telles sont donc, bien lourdement commentées, les composantes de cet état merveilleux, de ce « calme ravissant » qui envahit tout l'être et qui n'a « rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus ».

Etat idéal, disais-je en commençant, état limite auquel Jean-Jacques s'est toujours plus ou moins consciemment référé lorsqu'il évoque le bonheur, état qui fut aussi bien celui de l'hypothétique « homme naturel » avant sa chute dans la société, qu'il est encore celui de l'enfant avant l'âge de raison.

Il faut ici éclairer l'ambiguïté de certains mots. On aurait tort en effet, lorsqu'il s'agit de l'homme de la nature, d'invoquer les Hottentots ou les Balubas ; pour Rousseau, ils sont autant que nous-mêmes — bien qu'à un stade moins évolué — dans l'état *social*, alors que l'état *de nature* est par définition *présocial*. Autrement dit, l'homme de la nature n'existe plus, si tant est qu'il ait jamais existé (Rousseau lui-même l'a d'abord présenté comme une pure hypothèse).

De même, selon Jean-Jacques, il n'existe pratiquement pas de véritables enfants, car l'ordre social, qui dans l'éducation traditionnelle les happe dès leur naissance, fausse très tôt l'originalité de leur être. Et le but des premiers livres de *l'Emile*, de cette « éducation négative » que l'on comprend souvent de travers, est justement, selon l'admirable formule de Rousseau lui-même, de « laisser mûrir l'enfance dans l'enfant ». Or cela n'est possible que si on ne force pas Emile à entretenir avec les autres des relations de type social avant l'âge de raison, qui est l'âge des passions, soit la quinzième année.



Rousseau
Buste par Houdon

La jouissance de l'existence à l'état pur, renouvelée à chaque sensation dans la virgine pureté de l'instant qui naît, tel était donc le bonheur propre de l'homme naturel avant ce « péché originel » que fut la chute dans l'état social. Sa condition, dit Jean-Jacques, était « la vie d'un animal

borné d'abord aux pures sensations ». Sensation pure, c'est-à-dire non contaminée par la réflexion (« l'homme qui médite est un animal dépravé »), limitée à elle-même et sans retour sur le passé ni prévoyance de l'avenir (« son imagination ne lui peint rien, son cœur ne lui demande rien... il ne peut avoir ni prévoyance ni curiosité »), remplissant dans sa totalité son univers intérieur qu'aucune passion ne trouble, et le faisant jouir à travers elle de sa propre existence dans l'immédiateté du moment présent (« son âme, que rien n'agite, se livre au seul sentiment de son existence actuelle »). On peut conclure avec Jean-Jacques : « L'homme de la nature... jouit de lui-même et de son existence. »

Analysant ce qu'il appelle « l'innocence originelle », Monsieur Starobinski note dans son *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle* : « L'homme ne sort pas de lui-même, il ne sort pas de l'instant présent ; en un mot, il vit dans l'immédiat... La sensation ouvre directement sur le monde, au point que l'homme sait à peine se distinguer de ce qui l'entoure... De l'aveu même de Rousseau, c'est bien là un état d'enfance, et qu'un enfant d'aujourd'hui pourrait encore vivre si on ne le *corrompait* précocement » (p. 29).

Un enfant d'aujourd'hui qui ne serait pas corrompu ? C'est Emile, tel que l'a maintenu l'éducation négative. A portée de sa main est toujours « le plaisir d'être » : « Aussitôt que vos enfants peuvent sentir le plaisir d'être, faites qu'ils en jouissent » conseille Jean-Jacques aux parents, et il s'irrite contre ces précepteurs qui « apprennent tout à l'enfant, hors... à tirer parti de lui-même, hors à savoir vivre et se rendre heureux. » Cette jouissance, selon l'excellente formule de Ravier, « est une possession non pas tant d'un objet extérieur que de soi-même à propos d'un objet extérieur. »² Aussi sentiment du bonheur et sentiment de la vie sont-ils synonymes : « Vivre et jouir seront pour lui une même chose. »

² André Ravier, *L'Education de l'homme nouveau*, tome 2, p. 401. Et l'on rejoint exactement ce que Rousseau dit des sauvages : « ils ne jouissent pas des choses, mais d'eux. » Et aussi ce qu'il pense de ses jours heureux aux Charmettes : « Le bonheur me suivait partout ; il n'était dans aucune chose assignable, il était tout en moi-même. »



Les Charmettes
par R. Tœpffer

Mais ni la condition de l'homme primitif n'est à notre portée (on ne remonte pas une évolution), ni Emile ne peut rester indéfiniment dans l'état pré-social et pré-moral de l'enfance. Est-il donc vain de rêver pour nous-mêmes de ce bonheur, faut-il renoncer à jouir de notre existence à l'intérieur de la pure sensation qui nous donne l'univers, et cela dans une succession d'instantanés toujours nouveaux où nous naîtrions chaque fois au monde et à nous-mêmes ?

On ne peut certes atteindre la pureté de cet état que rarement, et sans jamais s'y maintenir de façon durable. Mais il est possible d'en approcher, et il semble que Jean-Jacques se sente heureux dans la mesure où il y participe. Les exemples fourmillent dans son œuvre.

En voici un, pour commencer, qui est très significatif, puisqu'il s'agit d'être heureux malgré une catastrophe qui a détruit l'édifice d'un ancien bonheur. Il se trouve dans cette suite *d'Emile* qui s'appelle *Les Solitaires*. Après son mariage avec Sophie, Emile était parfaitement heureux ; mais brusquement tout s'est effondré lorsqu'il apprit qu'elle l'avait trompé. Emile explique alors comment il réussit à être heureux quand même. Lui qui disait à son précepteur : « Je n'ai rien tant appris de vous qu'à être tout entier où je suis », constatant que le bonheur passé était mort et que tout bonheur futur était désormais impossible, il a décidé de se retrouver lui-même dans l'instant présent : « Délivré de l'inquiétude de l'espérance, et sûr de perdre ainsi peu à peu celle du désir, en voyant que le passé ne m'était plus rien, je tâchais de me mettre tout à fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disais qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer, qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de moments présents, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons et nous naissons à chaque instant de notre vie. » Et après s'être dit à lui-même : « Emile, sois un homme nouveau... Tes malheurs sont nuls, l'abîme du néant les a engloutis ; mais ce qui est réel, ce qui est existant pour toi, c'est ta vie, ta santé, ta jeunesse... et par conséquent ton bonheur », il pouvait conclure : « Je suis seul, j'ai tout perdu, mais je me reste. »

Les écrits autobiographiques fournissent quantité d'exemples plus ou moins précis. Il faudrait relire toutes les pages des *Confessions*, au livre 6, consacrées au bonheur des

Charmettes. Voici comment Jean-Jacques le voit dans son souvenir : « Je n'ai jamais été si près de la sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé, délivré des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominait constamment dans mon âme était de jouir du présent... Mon cœur neuf encore se livrait à tout avec un plaisir d'enfant ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange : car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité du paradis. » Il est à peine besoin de commentaire, tant chaque mot nous est familier : nulle conscience du *passé* ni du *futur*, mais un cœur *neuf* qui *jouit du présent* et, *s'y livrant tout entier*, y goûte un plaisir *d'enfant*, la *tranquille* jouissance des anges du paradis — dont l'innocence n'a d'égale que celle de l'homme naturel.

Déjà auparavant, au livre 2 des *Confessions*, Jean-Jacques évoquait une autre époque très courte de bonheur total, les sept ou huit jours que durèrent son voyage à pied de Chambéry à Turin. C'était en 1728, il avait seize ans : « J'étais dans ce court mais précieux moment de la vie où sa plénitude expansive étend pour ainsi dire notre être par toutes nos sensations, et embellit à nos yeux la nature entière du charme de notre existence. » Ici encore le texte se passe d'explications : sentiment de *plénitude* intérieure, *extension* du *moi* que la *sensation* fait déborder sur le *monde*, beauté de la *nature* qui *coïncide* avec les *charmes* de l'*existence personnelle*, sont toutes des notions bien connues.

De ce texte il faudrait rapprocher, au livre 4, ce que Rousseau dit de ses grands voyages à pied, à propos de son retour de Paris à Chambéry : « Je n'ai jamais tant *été moi*... La vue de la campagne, la succession des aspects agréables... tout cela *dégage mon âme*... me *jette* en quelque sorte *dans l'immensité des êtres*... pour me les *approprier*... Mon cœur, errant d'objet en objet... *s'identifie* à ceux qui le flattent... En partant, je ne songeais qu'à bien marcher. Je sentais qu'un nouveau *paradis* m'attendait à la porte. »

Voyez encore ce *réveil*, après une nuit d'été passée à la belle étoile sur les bords de la Saône : « Mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour : mes yeux en s'ouvrant virent l'eau, la verdure... » Ne dirait-on

pas une naissance, une « première sensation », où les éléments de l'univers, simplement nommés, apparaissent eux aussi dans la virginale pureté du jour de leur création ? N'est-ce pas déjà le ton du retour à soi après l'évanouissement de la deuxième *Promenade* : « J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. »

Je passe sur la troisième lettre à M. de Malesherbes pour en venir tout de suite aux *Rêveries*. Ici, c'est presque toute l'œuvre qu'il faudrait citer : le thème du bonheur court à travers les dix *Promenades*, parfois caché, presque toujours affleurant, souvent se développant à longueur de pages. La situation de Jean-Jacques est à peu près celle d'Emile dans les *Solitaires* :³ il s'agit pour l'un et l'autre de trouver le bonheur malgré l'excès du malheur qui les accable. Dès la première phrase de la première *Promenade*, nous sommes fixés : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. » On se souvient d'Emile : « Je suis seul, j'ai tout perdu, mais je me reste. » Et un peu plus loin : « Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme est rétabli dans mon cœur. Depuis longtemps je ne craignais plus rien, mais j'espérais encore et cet espoir, tantôt bercé tantôt frustré, était une prise par laquelle mille passions diverses ne cessaient de m'agiter... Il ne me reste plus rien à espérer⁴ ni à craindre en ce monde, et m'y voilà tranquille au fond de l'abîme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même. » Crainte, espoir, inquiétude, calme tranquillité, c'est le vocabulaire attendu, y compris l'allusion au bonheur de Dieu.

Dans cet état, que lui reste-t-il à faire, sinon de jouir de lui seul ? Il s'y habitua d'autant plus vite que jamais, quoi qu'il en pense, il n'avait fait autre chose : « J'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous... Ces ravissements, ces extases, que j'éprouvais quelquefois en me promenant ainsi seul, étaient des jouissances que je devais à mes persécuteurs... En me séquestrant

³ *Les Solitaires* sont contemporains des *Rêveries*, ou de bien peu antérieurs.

⁴ Une page plus haut il disait, en reprenant mot pour mot une expression d'Emile dans *Les Solitaires* : « délivré de l'inquiétude de l'espérance... »

pour me rendre misérable, ils avaient plus fait pour mon bonheur que je n'avais su faire moi-même. »

L'isolement auquel il se sent condamné est donc à l'origine, pour Jean-Jacques, de la jouissance de soi qu'il trouve au sein de son abandon. Il en est aussi la justification. Car Rousseau, bien que se reconnaissant comme un inadapté social caractériel (« Jeté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'étais pas fait pour y vivre »), souffre pourtant à ce propos d'un complexe de culpabilité. Dans le béatifiant farniente de l'île Saint-Pierre que chante la cinquième *Promenade*, Rousseau ne peut s'empêcher de reconnaître une démission qui lui donne mauvaise conscience. Mais ce qui serait coupable pour les autres, dit-il, ne peut comporter de faute de la part d'« un infortuné qu'on a retranché de la société humaine, et qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile et de bon pour autrui ni pour soi ».

Et nous concluons sur cette ultime évocation des extases du lac de Bienne. Aucun état, dans toute la vie de Jean-Jacques, ne s'est rapproché autant que celui-là du réveil après l'évanouissement de Ménémontant. Aussi aucun ne l'a-t-il mené si près du bonheur parfait ; lui-même avoue s'y être complu « au point d'y trouver enfin *la suprême félicité* ».

Ce n'est pas la première fois que l'on voit se profiler le paradis, le bonheur de Dieu et les voluptés d'ange. Et si l'on pense qu'il n'y a là qu'exagération rhétorique pour désigner un bonheur terrestre, que l'on relise ces paroles du Vicaire Savoyard sur le bonheur du Ciel : « J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai moi sans contradiction, sans partage, et n'aurai besoin que de moi pour être heureux. »

Joseph VOGEL

Les illustrations de cet article nous ont été communiquées par la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève.